

« Des marchands *conversos* sévillans à la fin du XV^e siècle : les prémices d'une réussite discrète », dans Béatrice Perez, Sonia V. Rose et Jean-Pierre Clément (dir.), *Des marchands entre deux mondes. Pratiques et représentations en Espagne et en Amérique (XV^e - XVIII^e siècles)*, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 2007

Cet article a pour ambition de brosser le panorama de la situation variée – tant sur le plan social que professionnel – du marchand *converso* à la fin du XV^e siècle. S'il est aisé d'affirmer, grâce à l'analyse statistique et radiographique de la société sévillane, qu'il existe bel et bien une réussite marchande tapageuse des *conversos* au début du règne des Rois Catholiques, il est plus complexe de mettre au jour des spécificités propres, une sorte de style dans les affaires. Les archives notariales, en gardant la trace des patriciens qui déclaraient indistinctement des activités doubles (mercantile et administrative), voire triples (tels les fonctionnaires nommés à des postes importants du conseil, membres de compagnies commerciales aux ramifications internationales et créanciers à l'occasion), permettent de démêler les liens quasi inextricables – mais somme toute classiques – qui trament ensemble les hautes sphères administratives et le commerce. Du même coup, la vision rigide qui voulait que l'on abandonne l'activité marchande prétendument dérogeante pour se mettre en noblesse, ou que l'on délaisse « la boutique pour le conseil municipal », valable peut-être à la fin du XVI^e siècle, apparaissait erronée en cette fin du XV^e siècle. L'activité mercantile et le maniement du « vil métal » ne représentent aucunement une macule infamante et l'inflexion certaine des pratiques marchandes des *conversos* que l'on observe à compter des années 1490-1495 dévoile davantage une concurrence nouvelle qui semble s'accroître à mesure que l'horizon se dilate.

Des marchands *conversos* sévillans à la fin du **XV^e** siècle : les prémices d'une réussite discrète

Béatrice Perez
Clea, Université Paris-Sorbonne
beatrice.perez@paris-sorbonne.fr

Le terme de discrétion mis en exergue dans le titre peut surprendre car l'on prête aux judéoconvers, sévillans de surcroît, une puissance socio-économique tapageuse, voire arrogante ; aussi aurai-je à cœur de justifier cette appréciation. Pour l'heure, je voudrais ouvrir cette présentation sur la très belle phrase du chroniqueur des Rois Catholiques, Andrés Bernáldez, bien connue des hispanistes :

[...] e todos eran mercaderes e vendedores, e arrendadores de alcabalas y rentas de achaques [...] y de otros semejantes oficios ; que ninguno rompía la tierra, ni era labrador, ni carpintero, ni albañiles, sino todos buscaban oficios holgados, e de modos de ganar con poco trabajo [...] ¹.

Cette sentence, bien qu'appliquée exclusivement, sous la plume de Bernáldez, aux juifs, reprend tous les poncifs, tous les *topoi*, de la définition du *converso* par antonomase. Si nul historien ne songe désormais à accorder moult crédit historique à cette assertion partisane, elle n'en demeure pas moins doublement intéressante parce que doublement erronée. D'une part, c'est l'évidence, elle véhicule l'image tout à fait propagandiste, mais assez courue à l'époque, d'un groupe social uniforme, d'une «classe» homogène partageant des intérêts communs parce que tout entière engagée dans une activité mercantile génératrice de richesse, et donc de pouvoir. D'autre part,

¹ Andrés Bernáldez, *Memorias del reinado de los Reyes Católicos que escribía el bachiller Andrés de Bernáldez, Cura de Los Palacios*, édition de Manuel Gómez Moreno et Juan de Mata Carriazo, Madrid, RAH, CSIC, 1962, chapitres XLIII et XLIV. Voir également R. Saéz, «La expulsión de los judíos : texto de Andrés Bernáldez», in *Expliquer la civilisation hispanique*, sous la direction de C. Le Bigot, PUR, 2003, p. 211.

elle donne à lire une vision extrêmement schématique du négoce, réduit semble-t-il à la seule figure du *mercader rico*, figure certes emblématique, mais qui, érigée ici en une sorte d'*estamento* compact, à la façon des *omes ricos*, vient gommer l'extraordinaire variété, tant professionnelle que sociale, d'un monde en perpétuel mouvement.

Dans un premier temps, à travers une analyse statistique et une étude radiographique de la société *conversa*, j'essaierai d'appréhender la part véritable du commerce et de la banque dans l'activité socioprofessionnelle des judéoconvers. Y a-t-il eu un choix préférentiel pour certains secteurs mercantiles et, si tel est le cas, quelles en furent les raisons ?

Si je peux d'ors et déjà affirmer qu'il existe une véritable réussite marchande, un dynamisme économique *converso* très marqué au début du règne des Rois Catholiques, peut-on pour autant, en abandonnant l'analyse statistique pour une approche plus pertinente des échanges commerciaux à travers les archives notariales, définir des spécificités marchandes *conversas*, une sorte de style dans les affaires ?

Enfin, travaillant sur une période qui va de 1474 à 1497 (en somme, le premier temps du règne conjoint, car Isabelle la Catholique, au lendemain de la mort du prince Jean, se désengage progressivement des affaires politiques), faut-il croire que cette réussite ait été à l'image d'une trajectoire lisse, sans encombre et fulgurante ? Sans prétendre nullement faire de l'histoire diachronique sur vingt-cinq ans, il me semble toutefois qu'une analyse minutieuse de l'activité des marchands judéoconvers permet de mettre au jour les enjeux nouveaux du négoce dans un monde en pleine mutation et les multiples voies d'adaptation des *conversos* à la nouvelle conjoncture mercantile.

I - Le commerce à l'épreuve des chiffres : analyse statistique et vision radiographique

1 - Répartition socioprofessionnelle de la population *conversa*

Pour mener à bien cette analyse statistique et radiographique du monde *converso* sévillan, j'ai mis à profit une base de données très complète issue de l'informatisation de vastes séries inquisitoriales de la fin du XV^e siècle². Ainsi, sur un échantillon portant sur un total de 869 métiers de judéoconvers enregistrés, je peux estimer que la part du commerce – un secteur varié dans lequel j'ai rangé diverses professions ayant toutes trait au commerce comme courtier (*corredor*), épicier, marchand d'huile, de vin, d'olives, détaillant (*menudero*), drapier (*trapero*), négociant (*tratante*), etc. – ne représente guère que 14% de l'activité socioprofessionnelle des *conversos*. À Cordoue pareillement, à partir d'une base de données similaire comptant 874 métiers de *conversos* enregistrés³, les résultats sont quasi identiques, le poids socioprofessionnel du commerce atteignant 16,5%. À la fin du XV^e siècle, force est donc de constater, envers et contre ce qu'affirme Bernáldez, que le regroupement majoritaire des judéoconvers ne se fait pas dans le secteur tertiaire mais bien dans un vaste secteur secondaire.

Dans le secteur revenant en propre au négoce, un particularisme attire immédiatement l'attention : les judéoconvers sont principalement, pour 34% d'entre eux, négociants-marchands (*tratantes-mercaderes*) et jouissent alors d'un patrimoine moyen de quelque 110.000 maravédís, ce qui est tout à fait conséquent, ou bien drapiers-merciers (*traperos-buhoneros*), pour 15% d'entre eux, et le patrimoine moyen, cette fois, est légèrement supérieur à 80.000 maravédís. Précisons que le patrimoine moyen de l'ensemble de ce secteur commercial ne dépasse guère les 73.000 maravédís⁴. Cette accumulation de chiffres, peut-être un peu fastidieuse, m'amène à formuler deux

² Il s'agit des listes inquisitoriales contenues dans la liasse 100 de la section *Contaduría Mayor de Cuentas, primera época*, des Archives Nationales de Simancas, qui répertorient les judéoconvers réconciliés, habilités ou condamnés à diverses peines (telles les commutations de pénitences, les confiscations de biens, etc.) en Castille à la fin du XV^e siècle (les dates s'échelonnent, au gré des documents, de 1487 à 1500). L'informatisation de ces listes constitue une base de données très importante, rassemblant 3.369 foyers judéoconvers pour Séville et son archevêché et 648 foyers pour Jerez de la Frontera et l'évêché de Cadix.

³ Cette base de données procède du traitement informatique des mêmes sources que celles indiquées précédemment. L'ensemble de la base informatique offre un échantillon de 1.572 foyers judéoconvers.

⁴ Nous renvoyons, pour plus de détails, à l'annexe n° 9 «Répartition des biens des judéoconvers par métier à Séville et dans l'archevêché Sévillan à la fin du XV^e siècle», de notre ouvrage *Inquisition. Pouvoir. Société. La province de Séville et ses judéoconvers sous les Rois Catholiques*, à paraître chez Honoré Champion en 2007.

remarques que je crois d'importance. Je constate, d'une part, un évident report socioprofessionnel des judéoconvers vers les activités mercantiles les plus rentables ; d'autre part, si j'élargis le champ d'observation à tout le panel socioprofessionnel des judéoconvers, cette désaffection pour les métiers à plus faible revenu moyen apparaît alors comme un trait net et évident. Les *conversos* délaissent les activités pénibles et peu rémunératrices du secteur primaire, où ils ne sont que 4% à exercer leur activité, pour un patrimoine moyen de 28.000 maravédís. Ils boudent également tout un pan de l'artisanat divers des barbiers, charpentiers et autres tailleurs de pierres – puisqu'ils ne sont que 4,5% à se consacrer à de telles professions, et leur patrimoine avoisine les 30.000 maravédís –, pour se concentrer sur des activités du textile et du commerce, dont les patrimoines moyens, plus élevés, caracolent respectivement autour de 45.000 et 73.000 maravédís.

2 - La part des *conversos* dans l'économie générale sévillane

Grâce à la ventilation socioprofessionnelle de l'ensemble de la population sévillane – et non plus de sa seule composante *conversa* – établie par Antonio Collantes de Terán pour les années 1483-1489⁵, j'ai pu mesurer la part exacte prise par les judéoconvers au sein des différents secteurs d'activité et, à cet égard, les chiffres sont éloquents :

- 6,28 % à peine des représentants du secteur primaire tel qu'il s'exprime à Séville sont d'origine judéoconverse (patrimoine : 28.000 maravédís) ;
- 6,98 % des artisans sévillans de la construction, du transport et de la subsistance sont judéoconvers (patrimoine : 30.000 maravédís) ;
- 34,77 % des ouvriers du cuir sont judéoconvers (patrimoine : 34.500 maravédís) ;
- 51,46 % des artisans du textile sont *conversos* (patrimoine : 43.000 maravédís) ;
- 55,86 % des artisans du métal sont *conversos* (patrimoine : 50.000 maravédís) ;
- enfin 73,68 % des marchands et des banquiers de Séville sont judéoconvers (patrimoine : 73.109 maravédís).

⁵ Antonio Collantes de Terán Sánchez, *Sevilla en la Baja Edad Media. La ciudad y sus hombres*, Séville, Publicaciones del Ayuntamiento, 1984.

La progression paraît alors très claire : la représentation judéoconverse croît en fonction de la rentabilité des secteurs socio-économiques. Les *conversos* parviennent à s'imposer dans les secteurs dynamiques du commerce, c'est-à-dire des secteurs ouverts à tous (ce qui n'est pas le cas des métiers afférents à la gestion financière du conseil – *mayordomo* ou *recaudador* – ou des professions de l'oligarchie administrative). Ainsi, 74% des marchands et des banquiers de Séville, jusque dans les années 1490, sont-ils judéoconvers et le patrimoine moyen est, sans contredit, le plus attractif, si l'on accepte d'exclure les professions à caractère politique que je viens de citer.

Les raisons de cette concentration tout à fait orientée ne ressortissent nullement, on s'en doute, à la simple volonté d'un groupe humain car l'on ne choisit jamais massivement des activités laborieuses et peu rentables. Elles sont alors peut-être à chercher du côté de la filiation patrimoniale qui inscrit cette génération *conversa* des années 1480 dans le sillage d'une tradition mercantile ancienne. En effet, la génération précédente, celle des parents, se consacraient déjà majoritairement (pour 82% d'entre eux), à la fameuse trilogie drapiers-courtiers-marchands⁶. Elles résident davantage, me semble-t-il, dans un dynamisme économique fait de réseaux quasi inextricables s'imbriquant les uns les autres, de connexions permanentes entre les acteurs du négoce et les instances politiques et financières de la ville, et dans un système économique d'une grande fluidité reposant essentiellement sur la vente à crédit.

C'est là précisément que l'analyse statistique montre ici de façon brutale ses limites car, comme toute étude sérielle, si elle est nécessaire en cela qu'elle nous a permis de mettre en avant une poussée mercantile judéoconverse dans les années 1480, elle ne nous livre, en revanche, aucune explication. Pire encore, parce qu'elle procède par globalisation, par regroupement sériel, elle en vient à gommer deux facteurs essentiels de la micro-histoire :

- le facteur «Temps», qui seul permet de saisir les inflexions, voire les mutations, d'une activité marchande par définition contingente, puisque soumise aux aléas de l'histoire locale ;

⁶ Sur les 58 professions ayant trait au commerce exercées par des parents de condamnés que nous avons collectées, les drapiers, les marchands et les courtiers totalisent 48 professions (20 *traperos*, 18 *corredores* et 10 *mercaderes*).

- le facteur «Individu», qui seul de nouveau, grâce aux multiples facettes de son activité personnelle, donne véritablement sens à l'économie générale.

II - Le temps des marchands : une décennie *conversa*

1 - La part des femmes

En parlant d'individu, qu'il me soit permis ici de faire un sort bref à la femme, que je ne voulais pas passer sous silence en dépit de sa participation marginale à l'économie marchande locale, car son caractère revêt une valeur hautement symbolique à l'heure de sceller et de conforter les réseaux. À Séville, deux femmes *conversas*, en l'occurrence deux veuves, ont déclaré exercer une activité marchande à part entière : l'une, Catalina Rodríguez, vivait avec un infime pécule et se trouvait contrainte à la vente de fortune de quelques olives⁷, activité sans doute de subsistance ; l'autre, Beatriz Ferrández, à l'inverse, à la tête d'un patrimoine considérable se montant à 80.000 maravédís⁸, avait sans doute repris l'activité héritée du mari défunt, à l'instar de Iseo Núñez, de la ville de Jerez, qui reprit, à la suite de son veuvage, la profession du mari, fripier (*ropero*), pour la faire prospérer au point de déclarer elle-même une profession plus respectable et plus rémunératrice, celle de *lencera* (marchande de linges, marchande d'étoffes). À Moguer, deux filles Parda, Francisca et Leonor, sans doute des sœurs, femmes d'affaires à poigne, viennent négocier âprement auprès du fisc inquisitorial, la première, une ristourne car dans ses activités de prêts, elle a dû passer par pertes et profits quelques dettes⁹ ; la seconde, une remise de peine de 10.000

⁷ Catalina Rodríguez, résidant à Séville, dans la paroisse de San Esteban, veuve et *olivera*, déclare, au moment de sa comparution inquisitoriale en 1494, un patrimoine de 4.000 maravédís.

⁸ Résidant dans la paroisse de Santa Catalina, à Séville, elle déclare posséder un patrimoine de 80.000 maravédís et exercer la profession de *lencera* au moment de sa comparution inquisitoriale, en 1495. Il est intéressant de remarquer qu'elle affiche un patrimoine supérieur au patrimoine moyen de sa catégorie socioprofessionnelle, qui ne dépasse guère les 65.000 maravédís.

⁹ En 1495, elle obtient une remise de 620 maravédís sur une peine initialement prévue s'élevant à 20.000 maravédís car elle doit faire face à des débirentiers peu solvables et escompte répercuter, sur l'Inquisition, une partie des pertes : «Porque puso en su inventario que Gonzalo de Belmonte le debía 2.000 maravedís, el cual es muy pobre y no tiene de qué gelo pagar y pide que pues ella pagó lo principal, que la manden desagaviar».

maravédís pour un patrimoine colossal, estimé 285.000 maravédís, en raison de quelque affaire malencontreuse dont elle n'entend pas assumer seule les frais¹⁰.

Outre cette implication commerciale à faible échelle, la femme *conversa* assume une fonction plus symbolique : celle de lien intime qui vient conforter, sceller l'alliance commerciale déjà existante. La fonction, toutefois, n'est pas que symbolique, parce que la femme, grâce à sa dot souvent en numéraire, assure aussi une fonction adjuvante de l'activité commerciale en apportant le souffle nécessaire au dynamisme économique, mais je laisserai cet aspect de la question de côté.

Je ne traiterai donc qu'un seul exemple qui me semble tout à fait paradigmatique de cette nette répartition des rôles entre des filles *conversas* servant de relais dans les associations commerciales qui permettent le rayonnement économique, et les garçons, dévolus, quant à eux, aux fonctions administratives et aux hautes charges municipales. En 1494 – la date est ponctuelle parce que les documents le sont, mais l'association, à n'en pas douter, est antérieure –, deux frères judéoconvers de la ville de Lepe, Pedro et Luis Márquez, associés à leur beau-frère, Marcos de Gibraleón, ainsi qu'un autre judéoconvers, Lope de Córdoba, de la même ville de Lepe, se sont emparés du commerce international du vin cuit (*vino bastardo*), en particulier en direction des Flandres¹¹. Luis Márquez a épousé une fille de la famille Barrera, Leonor de la Barrera, et son associé, Marcos de Gibraleón, a convolé, pour sa part, avec la sœur de celle-ci, Elvira de la Barrera, devenant par cette alliance croisée son beau-frère. L'autre frère, Pedro Márquez, a choisi, pour sa part, une épouse au sein de la famille La Garza.

¹⁰ Nous renvoyons à la base de données que nous avons créée à partir des dossiers de l'Inquisition, et qui reste, à ce jour, inédite : une remise de 10.000 maravédís lui a été octroyée en 1495, sur une peine pécuniaire fixée à 102.000 maravédís «porque en cierta hacienda que vendió, tuvo mucha quiebra y menoscabo».

¹¹ Ils obtiennent tous des remises de peines pécuniaires en raison de *bastado* vendu à perte ou perdu. Ainsi, la remise inquisitoriale de 29.000 maravédís concédée sur une peine initiale de 110.000 maravédís à Lope de Córdoba fut-elle justifiée comme suit : «Por ciertos toneles de bastardos que envió a Flandes y se le perdieron» ; celle de Marcos de Gibraleón fut légitimée par la perte de «7,5 toneles de bastardos que se apreciaron en su inventario en 28.500 maravedís y no le trajeron de Flandes sino 10.000 maravedís». Enfin, pour les frères Márquez, les remises résultaient, pour Pedro, de «ciertos bastardos que cargó para Flandes y que puso en su inventario, y fueron tasados lo que buenamente podían valer [...], de que no tuvo sino 16.000 maravedís, porque todo lo otro se perdió» ; pour Luis, «por razón de ciertos bastardos que perdió».

Si j'abandonne momentanément la ville de Lepe, pour me centrer sur les branches masculines, cette fois, de la famille Barrera, je constate que les deux fils accomplissent une carrière administrative sans faute, l'un, Diego de la Barrera, comme magistrat (*alcade*) de la ville de Villalba del Alcor¹², l'autre, Francisco de la Barrera, comme membre du conseil municipal de Séville. Francisco de la Barrera, de fait, n'est pas un personnage inconnu de l'oligarchie sévillane de cette décennie puisqu'il est le neveu d'Alemán Pocasangre, majordome du conseil en 1480, et poursuit une carrière politique brillante, fortement contrecarrée par la présence inquisitoriale, au point qu'en 1495, il achète conjointement avec le patriarche de la famille La Garza, une habilitation papale à Rome¹³. On a le sentiment que cette famille sévillane aux multiples ramifications, les Barrera, les Alemán et les La Garza, poursuit une carrière administrative progressive sous les auspices masculins tandis que les filles, les sœurs, assurent la pérennité économique en épousant de riches marchands de la province sévillane, les Gibraleón et les Márquez, de Lepe. Ruth Pike, dans son ouvrage *Aristócratas y mercaderes en la Sevilla del siglo XVI*¹⁴, évoque l'association commerciale, autour des années 1530 dit-elle, entre Rodrigo de Gibraleón et Juan de la Barrera, engagés tous deux dans l'aventure américaine, par le biais des exportations de cuirs, du commerce des esclaves africains et de l'exploitation des perles de Cubagua. En réalité, l'alliance commerciale, qui se prolonge par-delà l'Atlantique, a des racines anciennes, profondes – puisque des alliances matrimoniales unissent déjà les deux lignages depuis les années 1490 –, mêlant confusément des intérêts politiques et économiques. Je crois que ce terme de confusion, ou si l'on préfère de fusion et

¹² *Archivo Histórico Provincial de Sevilla* (désormais AHPS), section *Protocolos*, leg. 2.154, fol. 288, 1479 : «Deve Juan de Sevilla, jurado, vecino de la dicha ciudad [...], a Ferrández Cemendar, vecino desta dicha ciudad [...], y a Juan Sánchez [...], cambiador, vecino de Sevilla [...], 140.545 maravedís [...] que ellos entran deudores y principales pagadores, y se obligó [...] por ellos Diego de la Barrera, alcalde y vecino de la villa de Villalba del Alcor [...]».

¹³ L'habilitation d'Alonso de la Garza est mentionnée dans un document des archives de la cathédrale de Séville, section *I-Pruebas de sangre*, F-2-A : «[...] el suso dicho Alonso Díaz de la Garza se había ido a Roma a habilitarse [...]» ; celle de Francisco de la Barrera se trouve conservée dans les archives de Simancas, section *Patronato Real*, leg. 28, doc. 20 : «Breve del Papa Alejandro VI para que non obstante que los padres de Francisco de la Barrera hayan sido declarados por herejes [...], el dicho Francisco de la Barrera pueda tener oficios públicos y andar a mula y traer oro y perlas».

¹⁴ Ruth Pike, *Aristócratas y mercaderes en la Sevilla del siglo XVI*, Barcelona, Ariel Editorial, 1978, p. 122.

d'enchevêtrement permanent entre l'administration, l'affermage et le commerce, qualifie le mieux, ce dynamisme marchand à tout va des *conversos* dans les années 1480.

2 - Les ramifications entre négoce et pouvoir municipal

Par-delà ces liens quasi inextricables (mais somme toute classiques) entre les hautes sphères administratives et le commerce par l'entremise des femmes, ce qui rend complexe l'étude du monde marchand, c'est la propre ambivalence des individus eux-mêmes, déclarant une double activité mercantile et administrative, à l'instar du *converso* Juan de Córdoba qui affiche, en 1510, sa double fonction, «arrendador que agora es especiero», à l'image encore de Juan Alemán *el Grande*, jurat de Séville, banquier n'ayant jamais délaissé ses activités de drapier¹⁵. Dès lors, existe-t-il une véritable scission entre l'administration et le négoce ? Ne doit-on pas davantage concevoir ces deux activités comme les deux versants auxiliaires d'une seule et même carrière promotionnelle ? Il faut, du même coup, délaissé cette vision rigide, sans doute valable pour le XVI^e siècle, mais erronée en cette fin du XV^e siècle, qui veut que l'on abandonne l'activité mercantile, prétendument dérogeante, pour se mettre en noblesse, ou que l'on délaissé «la boutique pour le conseil municipal», selon les termes de Jaime Contreras¹⁶. Non, les *conversos* n'abandonnent pas l'activité mercantile pour mieux gagner «leur passeport pour l'ascension sociale», parce que celle-ci ne représente

¹⁵ Les qualifications socioprofessionnelles de Juan Alemán apparaissent au fil des documents notariés. AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 144, 1461 : «Otorga Juan Alemán, cambiador en Sevilla, collación de Santa María, que ha recibido en su poder de Alfón González de Villa Real, mercader, vecino de Sevilla a Santa María [...], todos los maravedís y ducados y otras cosas cualesquier que él le devía y avía a dar [...]» ; *op. cit.*, fol. 312, 1480 : «Otorga Juan Alemán, jurado, vecino desta dicha ciudad de Sevilla, que ha recibido [...], en su poder de Miguel Ferrández de Córdoba, cambiador, vecino que fue desta dicha ciudad de Sevilla y que agora es de la ciudad de Lisboa, que está ausente, todos los maravedís y doblas y otras cualquier cosa [...] que le devía y avía a dar [...]» ; *op. cit.*, fol. 241-242, 1489 : «Otorga Rodrigo de Córdoba, trapero, fijo legítimo y heredero de Diego Martínez Gallaque, que dios aya, vecino de Sevilla en la collación de Santa María, por sí y en nombre ambos de Nicolás de Medina, su hermano [...], y Gonzalo Destrada, fijo legítimo y heredero del dicho Diego Martínez Gallaque [...] de la una parte, y Francisco Moreno, trapero, vecino desta dicha ciudad de Sevilla, en la collación de Santa María, por sí, de la otra parte [...], sobre razón que ellos dicen el dicho Francisco Moreno dever y ser obligado de dar y pagar 60.000 maravedís de la mitad de los 120.000 maravedís que el dicho Francisco Moreno y el dicho Diego Martínez Gallaque deven y son obligados de dar y pagar a Juan Alemán, trapero, vecino desta dicha ciudad [...]».

¹⁶ Jaime Contreras, *Sotos contra Riquelmes*, Madrid, Anaya & Muchnik, 1992, p. 134 : «De la tienda hasta el concejo : familia, parentesco y rentas municipales».

aucunement une macule infamante, et il me semble même que ce système hiérarchique, cette vertébration nobiliaire rigoureuse n'est guère opérante pour l'étude de notre société. La compromission des judéoconvers avec le monde marchand est d'autant plus viscérale que leurs prétentions, qu'elles soient politiques ou administratives, découlent directement de leur richesse, de leur solvabilité. Dans les années 1480, le dynamisme marchand se mesure alors aux réseaux, aux ramifications entre le négoce et le pouvoir municipal.

Je vais m'employer à développer quelques exemples pour illustrer mon propos, mais je pense que ces connexions sont aisément perceptibles. En 1480, le judéoconvers Juan de Córdoba, fonctionnaire de l'Hôtel de la Monnaie de Séville¹⁷, un poste important, s'associe au marchand (*mercader*) judéoconvers Juan de Córdoba Barchilón pour affermer, auprès de l'archevêque de Séville, l'huile de la ville de Zalamea¹⁸ et écouler la production sur le marché sévillan, ou sur le marché international. Ce même Juan de Córdoba, non content de vendre de l'huile, outre sa fonction administrative, vend également à crédit, la même année, pour plus de 28.000 maravédís de drap¹⁹ à la compagnie des Baeza, le père et les deux fils, des drapiers *conversos*²⁰. Sans aucun doute, sa position privilégiée au sein de l'Hôtel de la Monnaie lui permet-elle d'amplifier ses réseaux auprès du monde marchand judéoconvers – à ce titre, il ne semble guère étonnant qu'au même moment, son collaborateur, le *converso* Alvar González Boniel, essayeur des métaux de l'Hôtel de la Monnaie, commerce pour sa

¹⁷ AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 412, 1480 : «Deve Juan de Córdoba, maestro de la Balanza de la Casa de la Moneda de la dicha ciudad, vecino desta dicha ciudad en la collación de Santa María, a Cristóbal de Grimaldi, mercader genovés, estante en esta ciudad [...] doblas por cierta mercadería que del recibíó comprada [...]».

¹⁸ Dans un document conservé dans les archives de la cathédrale de Séville, dans la section IX-*Fondo Histórico General*, caja 100, n° 44, les deux personnages apparaissent conjointement nommés pour prendre en charge l'affermage de l'huile de Zalamea, une bourgade de la province de Huelva, sous la dépendance des majordomes de l'archevêque de Séville.

¹⁹ AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 298, 1480 : «Deven Francisco de Baeza y Fernando de Baeza, traperos, su hermano, hijos de Diego González de Baeza, vecinos de Sevilla [...], a Juan de Córdoba, maestro de la Balanza de la Casa de la Moneda desta ciudad de Sevilla por nuestro señor el rey, vecino de Sevilla, ausente, 28.100 maravedís los cuales son por cierta mercadería que del recibieron [...]».

²⁰ Cette compagnie apparaît dans plusieurs minutes notariées des années 1480, mettant en scène les membres de la famille *conversa* des Baeza. En 1494, les deux frères, condamnés par l'Inquisition à la réconciliation, achètent des habilitations de choses interdites moyennant la somme de 6.000 maravédís. Ensemble, les frères et le père, cosignent les contrats commerciaux qui sustentent leur activité.

part, avec une autre compagnie judéoconverse très en vue à Séville dans ces années-là, celle des frères El Albo²¹ -. Elle lui laisse enfin toute liberté d'établir des contacts fructueux avec la fine fleur du négoce génois à Séville, Cristóbal de Grimaldi²², auprès de qui il achète ces mêmes marchandises qu'il vend ailleurs. Au demeurant, il n'est pas le seul oligarque judéoconvers à se compromettre de la sorte avec le négoce, loin s'en faut. Le jurat Pedro de Illescas, vend de son côté, à crédit toujours, à la même compagnie des frères Baeza, plus de 62.000 maravedís de drap²³. En 1489, les contacts fréquents entre la compagnie des drapiers Baeza et le monde oligarchique aboutissent, logiquement presque, à une alliance renforcée et tout à fait promotionnelle puisque Tomás de Jaén et Juan Alemán, son beau-frère, anciens majordomes du conseil, anciens jurats, marient leur fille et nièce au drapier Fernando de Baeza : ils cosignent conjointement la *carta de dote*²⁴.

En somme, le commerce, par les gains qu'il génère et les liens qu'il suscite, anime, nous semble-t-il, un double mouvement ascensionnel : il permet au commerçant-drapier – mais également à toute une classe d'artisans enrichis – de s'extraire de son milieu pour aller vers le négoce international, voire se hisser vers les sphères de l'administration ; il permet par ailleurs au notable, par le biais de la vente à crédit ou du prêt, de renforcer son réseau clientéliste pour mieux se maintenir en politique. En 1485, le jurat judéoconvers Pedro López, fils de l'échevin Diego López, dans la déclaration de biens qu'il dresse devant les recenseurs de la paroisse de San Nicolás où il réside (et

²¹ AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 398, 1480 : «Deve Alvar González Boniel, ensayador de la Casa de la Moneda de la ciudad de Sevilla, vecino desta ciudad en la collación de San Alonso, a Francisco El Albo, mercader, vecino desta ciudad, ausente, 9.595 maravedís que son por cierta mercadería que del recibió comprada [...]». Nous livrons plus de détails sur la constitution de la compagnie El Albo dans la partie suivante.

²² Enrique OTTE, *Sevilla y sus mercaderes a fines de la Edad Media*, Séville, Fundación El Monte, 1996, p. 186 et suivantes.

²³ AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 289, 1480 : «Deven Diego González de Baeza y Francisco de Baeza y Fernando de Baeza, traperos, sus hijos, vecinos desta ciudad de Sevilla, todos tres de mancomún [...], al jurado Pedro de Illescas, vecino desta ciudad, ausente, 62.510 maravedís, los cuales son por ciertos paños que del recibieron, que están en su poder y de que son pagados [...]».

²⁴ AHPS, *op. cit.*, leg. 19.725, fol. 210-211, 1489 : «En el nombre de Dios, amen. Queriendo casar a ley y bendición por palabras de presente, según manda la Santa Madre Iglesia de Roma, Tomás Sánchez de Jaén, vecino de Sevilla en la collación de San Isidoro, y Juan Alemán, trapero, su cuñado, vecino de Sevilla, en la collación de Santa María [...], a Elvira de Jaén, fija del dicho Tomás Sánchez, porque casa con su licencia y mandado y de su placer y consentimiento con Fernando de Baeza, trapero [...]».

dont il fait, d'ailleurs, partie puisqu'il est, cette année-là, lui-même recenseur) affirme avoir prêté à divers judéoconvers plus de 100.000 maravédis²⁵. Il reconnaît également devoir à la municipalité, au titre de l'affermage de la rente de l'huile de la ville, 180.000 maravédis. Plutôt que de rembourser sa propre dette – ce qui n'offre aucun intérêt d'un point de vue mercantiliste –, il préfère fractionner son patrimoine, l'investir auprès des classes dynamiques du commerce et de l'artisanat tout en s'attachant de solides amitiés qui confortent ainsi son poids politique sur l'échiquier municipal.

Pareillement, il me semble qu'une analyse minutieuse des destinataires des prêts, chez certains judéoconvers, dessine des stratégies limpides. En 1489, «estando enfermo del cuerpo y sano de la voluntad y en su acuerdo y entendimiento», le puissant marchand judéoconvers Diego Martínez Gallaque²⁶ rédige son testament²⁷. C'est un document tout à fait exceptionnel parce que la fonction sociale du prêt et la stratégie d'intégration qui s'en dégagent sont manifestes. D'un côté, la plus forte somme prêtée l'a été à son neveu, le drapier Francisco Moreno. Grâce à des documents notariaux postérieurs, concernant notamment un litige opposant Francisco Moreno aux héritiers de Martínez Gallaque, ses cousins, nous apprenons qu'ensemble, lui et son oncle, avaient créé une compagnie ponctuelle et ils s'étaient portés acquéreurs, auprès du drapier Juan Alemán, d'une grande quantité d'huile pour une valeur de 120.000 maravédis²⁸. Pour toutes ces affaires liant Francisco Moreno à Diego Martínez Gallaque, il s'agissait de dettes en raison d'achats à terme.

²⁵ *Archivo Municipal de Sevilla* (désormais AMS), section XVI-Diversos, leg. 476 : *Padrón de los vecinos de San Nicolás* (1485) : «[...] más que tengo que me deven ciertos confesos ausentados, que tiene el rey tomadas las faziendas, obra de 100.000 maravedís [...]». Remarquons qu'il est le seul, dans tous les documents consultés, à utiliser ce terme de «conversos» et, en qualifiant sans complexe ses semblables et alliés de «judéoconvers», il rappelle ainsi des origines juives qu'il sera de bon ton de passer sous silence dès le XVI^e siècle.

²⁶ En 1494, son fils, le marchand Rodrigo de Córdoba, achète une habilitation auprès de l'Inquisition de Séville moyennant la somme de 15.000 maravédis.

²⁷ AHPS, *op. cit.*, leg. 19.725, fol. 102-104, 1489 : «En el nombre de Dios, amen. Faze su testamento Diego Martínez Gallaque, marido de Catalina de Lugo, vecino de Sevilla, en la collación de Santa María, estando enfermo del cuerpo y sano de la voluntad y en su acuerdo y entendimiento [...]».

²⁸ Les héritiers de Martínez Gallaque réclament à Francisco Moreno un prétendu solde de comptabilité qui serait demeuré à la mort de leur père, ce qu'il dément (cf. la dernière minute citée dans la note 15 ; également le document de la liasse 19.725, fol. 292, 1489 : «[...] el dicho Francisco Moreno dice no ser obligado ni dever cosa alguna de la dicha deuda del dicho Juan Alemán, salvo el dicho Diego Martínez Gallaque y sus herederos [...] serle obligados a pagar cierta contía de maravedís de ciertas ganancias de

En revanche, Martínez Gallaque reconnaît, d'un autre côté, avoir prêté de l'argent à divers membres de la nouvelle oligarchie en vue de la ville. Il a consenti des prêts aux échevins de la ville García Tello et Juan Gutiérrez Tello, au gouverneur de la forteresse de la ville, Gutierre Tello, également à l'épouse de Gómez Tello, alguazil de l'Inquisition, qui n'est autre qu'Ana de Deza, la sœur du futur inquisiteur général nommé en 1498. Il a prêté également de l'argent au beau-père de García Tello, Rodrigo Marmolejo, et à l'échevin Pedro Melgarejo. Ces deux dernières familles (les Marmolejo et les Melgarejo), bien qu'appartenant aux instances dirigeantes de la ville considérées comme vieille chrétienne, ont une origine judéoconverse ancienne mais elles sont parvenues à se démarquer du microcosme *converso*, en raison sans doute de cette habile politique d'alliance avec des familles telles les Tello. À l'évidence, Diego Martínez Gallaque, par cette stratégie de prêts tout à fait opportuniste, entend conforter ses liens avec les acteurs émergents du renouveau politique et, grâce aux bénéfices qu'il tire du négoce, il parvient ainsi à s'affilier à la nouvelle oligarchie en place. Pour sa part, il s'inscrit dans la dépendance des puissants lignages La Cerda-Estúñiga (implantés localement sur toute la côte atlantique, du Puerto de Santa María à Huelva, en passant par Palos) en empruntant lui-même, auprès de la femme de Gonzalo Estúñiga, María de La Cerda, d'importantes sommes d'argent. Deux traits fondamentaux, que l'on peut désigner comme deux modalités du commerce judéoconvers, se dégagent de la pratique de ce marchand : la compagnie, en particulier la compagnie familiale, à tout le moins *conversa* (pour ne pas la nommer ethnique) comme lieu essentiel de l'implication mercantile, et le prêt ou la vente à crédit.

3 - Les modalités du commerce : compagnies, ventes à crédit et prêts

Dans les années 1480, outre le drapier Juan Alemán, trois compagnies *conversas* très dynamiques, en contact permanent les unes avec les autres, tiennent le marché du

aceite [...]»). Non seulement il ne doit rien, dit-il (ce que confirme le testament de Martínez Gallaque), mais une partie de la plusvalue de la vente de cette huile ne lui a pas été versée. Cette conversion au marché de l'huile n'est nullement anecdotique : elle semble même consubstantielle à l'activité de drapier d'une certaine envergure, puisque Martínez Gallaque affirme posséder un magasin où entreposer l'huile. Sa fille épouse un marchand *converso* également propriétaire d'un *almacén* à huile. Enfin, le drapier Francisco Moreno, quant à lui, poursuit seul son négoce de l'huile après sa rupture associative.

drap à Séville et dans sa province. La compagnie des frères El Albo, qui exerce une sorte de quasi monopole de la vente du drap à Séville, avec la compagnie des Baeza, déjà évoquée dans ce travail. Luis Sánchez El Albo et son frère García El Albo – qui a épousé, soit dit en passant, la fille du drapier omniprésent, Juan Alemán²⁹ – vendent à crédit, au cours du seul mois d'octobre de l'année 1480, à divers drapiers et marchands d'étoffes (*lenceros*), pour plus de 200.000 maravedís de drap, avec des délais de paiement relativement longs, neuf mois³⁰. Juan Sánchez El Albo s'occupe, quant à lui, du versant financier puisqu'il est *cambiador*, et il travaille souvent avec son frère, le marchand Francisco Sánchez El Albo³¹. Cette association familiale entretient des liens de solidarité (en particulier, moyennant des prêts d'appoint) avec une autre compagnie *conversa* dynamique qui contrôle, pour sa part, le marché du drap dans la province nord de Séville, à La Algaba, la compagnie des frères Alhaje³².

Cette compagnie Alhaje nous est relativement bien connue car le testament très complet et détaillé de l'un de ses membres, Andrés González Alhaje, nous livre subrepticement son mode de fonctionnement et ses règles (les chiffres, malheureusement, sont passés sous silence). Cette compagnie était exclusive et elle

²⁹ En 1494, d'après les dossiers inquisitoriaux, il est marié à Blanca Ferrández, la fille de Juan Alemán, et réside dans la ville de Trigueros.

³⁰ Citons, à titre d'exemple, deux contrats. Le premier fut établi avec Alfón de Loya : «Gonzalo Alfón de Loya, lencero, marido de Mayor González, vecinos en Sevilla en la collación de Santa Cruz, a García El Albo, mercader, vecino de Sevilla, ausente, 76.608 maravedís, los cuales son por cierta mercadería que del recibió comprada [...], a pagar aquí, en Sevilla, desde oy de la fecha desta carta fasta nueve meses cumplidos primeros siguientes [...]» (AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 427) ; le second le fut avec Rui García de Córdoba : «Deve Rui García de Córdoba, lencero, marido de Isabel Márquez, vecino en la collación de Santa María la Blanca, al dicho García El Albo, mercader, vecino de Sevilla, ausente, 73.402 maravedís, los cuales son por cierta mercadería que del recibió comprada [...], a pagar aquí en Sevilla desde oy [...] fasta nueve meses cumplidos [...]» (AHPS, *op. cit.*).

³¹ Cette collaboration se trouve attestée dans de multiples documents, tel celui-ci : «Otorga Juan Sánchez El Albo, cambiador, vecino de Sevilla, en su nombre y en nombre de Francisco Sánchez El Albo, su hermano, que ha recibido y recibió en su poder de Diego González Aventurero, ropero, vecino de Sevilla, presente, todos los maravedís y doblas y otras cosas [...] que le devía y avía a dar [...] de todos los tiempos pasados fasta oy de la fecha desta carta [...]» (AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 223, 1478).

³² Dans son testament, Andrés González Alhaje demande que soit remboursée, sur ses biens propres, une dette contractée par son fils auprès de Juan Sánchez El Albo : « [...] confiesa que Alfón González Alhaje, su hijo, deve y ha a dar a Juan Sánchez El Albo, de lo cual él fue su fiador, cincuenta doblas corrientes razonadas de a 71 maravedís cada dobla, y porque el dicho Alfón González, su hijo, no está a tiempo de los pagar sin gran daño suyo, por él, por le ayudar, quiere que de sus bienes sean pagadas al dicho Juan Sánchez El Albo las dichas cincuenta doblas [...] y que no le sean contadas al dicho Alfón González Alhaje, su hijo, en lo que oviere de aver y heredar de los dichos sus bienes [...]» (AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 328, 1480).

engageait ses membres – ce qui ne semblait pas être le cas des fréquentes associations ponctuelles –, puisque toutes les affaires afférentes au métier de drapier devaient se traiter au sein de celle-ci, dans laquelle chacun des frères avait investi une part du capital³³. Le fils du testateur, Martín González Alhaje assumait, conjointement avec son père, les fonctions de comptable de la compagnie sans en être néanmoins membre. Cette implication du fils dans les affaires du père permettait, outre de limiter les risques de fraudes, d'assurer la formation des enfants³⁴, et de fait, Martín González Alhaje semble avoir été bien formé puisqu'il est désigné, en 1494, comme l'agent du receveur de l'Inquisition de Séville de 1488 à 1498, Diego de Medina³⁵. Par devoir sans doute envers l'ancienne corporation de son père, par amitié et solidarité, il comparaît devant l'Inquisition à de multiples reprises pour défendre la cause de plusieurs drapiers *conversos* condamnés, notamment lors de l'habilitation du drapier Luis Alonso Condesil, en 1495.

Enfin la troisième compagnie, celle de la famille Arahal, l'oncle et neveu, soutenait l'économie du drap dans la province sud sévillane, en particulier à Alcalá de Guadaira, en achetant elle-même à crédit à Séville les marchandises qu'elle se chargeait ensuite de vendre au détail dans ces régions périphériques³⁶.

³³ *Op. cit.* : «[...] confiesa que tiene cierta compañía con Gabriel González Alhaje, así en el oficio de traperero como en el oficio de aljabibe y en todas las cosas a los dichos oficios anejas, en la cual dicha compañía el tiene puesto de caudal cierta contía de maravedís y el dicho Gabriel González Alhaje su hermano, otra cierta contía de maravedís, según pasó ante Pedro Álvarez, escribano público de Sevilla [...]».

³⁴ Ce cas n'est pas isolé et l'on pourrait citer l'exemple du banquier judéoconvers, Andrés de Toledo, qui prête à son fils le pécule nécessaire à la conduite de ses affaires : «Otorga Rodrigo de Toledo, traperero, fijo de Andrés de Toledo, cambiador, vecino desta ciudad de Sevilla, que da todo su libre y lleno y cumplido poder como lo él ha al dicho Andrés de Toledo, cambiador, su padre, especialmente para que por él y en su nombre el dicho Andrés de Toledo pueda demandar y recaudar y recibir y cobrar, de todas y cualesquier persona que con derecho deba todos los maravedís, doblas y aceite y otras cosas [...], por cuanto todo lo que le es así devido es suyo del dicho Andrés de Toledo, su padre, y de su propia fazienda y caudal, que del tiene [...]» (AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 346-347, 1480).

³⁵ En 1494, à la suite de la relaxation inquisitoriale de son père, il comparaît devant le tribunal de Séville pour s'habiliter avec ses enfants : il est alors qualifié de «factor del receptor Diego de Medina». Il a troqué également le patronyme trop encombrant et connoté de González Alhaje, pour un plus neutre et discret Ferrández ou González, selon les cas.

³⁶ AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, fol. 347, 1480 : «Deve Juana Rodríguez, fija de Juan Sánchez de Guadalajara, que Dios aya, vecina de Alcalá de Guadaira, a Ferrán Rodríguez del Arahal, traperero, y a Alfonso de Arahal, traperero, su sobrino, presentes, 525 maravedís, los cuales son por paños que del compró, que es en su poder de que es pagado [...], a pagar aquí, en Sevilla, de oy de la fecha desta carta fasta en 3 meses primeros siguientes [...]».

Il me semble que la clé du dynamisme marchand des judéoconvers, dans cette décennie, repose essentiellement sur ce système des ventes à crédit, qui s'apparente en tout point à un système parallèle à celui du prêt. En cette fin du XV^e siècle, les liquidités faisant cruellement défaut³⁷, le monde de l'artisanat et du petit commerce tout entier périclité si des crédits d'investissement ne viennent pas soutenir quotidiennement son activité. Lorsqu'en 1480, le très dynamique banquier judéoconvers Andrés de Toledo vend à crédit, sans relâche, des marchandises ici et là, à de petits artisans, *conversos* pour la plupart, ou à de petits commerçants, engageant des sommes infimes (quelque 300 maravédís) comme des pécules conséquents (jusqu'à 36.000 maravédís), avec des moratoires n'excédant guère les sept mois, il manifeste son attachement profond pour la circulation monétaire, la fluidité des capitaux. De la sorte, non seulement il maintient en effervescence toute une multitude de petits négoce mais il insuffle encore, par ce micro-crédit dynamique, une compétitivité certaine. Si les *conversos* parviennent à s'imposer dans les secteurs les plus rentables de l'économie, sans doute est-ce parce qu'ils bénéficient plus que leurs homologues vieux-chrétiens de liquidités, ou du moins d'avance de liquidités, c'est-à-dire de souplesse dans l'activité commerciale. La vente à crédit, l'emprunt apparaissent chez beaucoup de nos marchands comme un véritable style dans les affaires, une façon sans doute de dynamiser le patrimoine grâce à la mobilité économique selon cette idée, propre au mercantilisme – mais il faut songer ici à un mercantilisme précoce et inconscient – que l'argent, en passant de main en main, engendre lui-même son propre bénéfice en provoquant cette accélération monétaire que soulignent certains spécialistes³⁸.

³⁷ Guy Fourquin, dans *l'Histoire économique de l'Occident médiévale*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 329-330, parle de «famine monétaire» du XV^e siècle. Nous renvoyons également à Immanuel Wallerstein, *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours*, t. 1, *Capitalisme et économie-monde, 1450-1640*, Paris, Flammarion, 1980, p. 153, pour qui l'action des Génois, en Espagne, découle d'un souci constant de trouver de nouvelles sources d'approvisionnement d'or susceptibles de se substituer à celles soudanaises, qui s'essoufflent. Enfin, citons Pierre Chaunu, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, t. VIII₂, 1, *Conjoncture*, Paris, Sevpen, 1959, p. 72-73.

³⁸ Eli Heckscher, *La época mercantilista. Historia de la organización de las ideas económicas desde el final de la Edad Media hasta la sociedad liberal*, México, Fondo de cultura económica, 1943.

III - La nouvelle conjoncture : une concurrence qui s'accroît à mesure que l'horizon se dilate

En analysant une seule liasse notariale (la liasse 2.154) – celle justement où apparaissait abondamment cité Andrés de Toledo –, je me suis rendu compte qu'entre 1480 et 1492, plus un seul contrat *converso* n'était enregistré, aléas certes de la documentation, car ailleurs, dans d'autres liasses, les judéoconvers sont encore présents et actifs en 1489. Qu'il y ait chute de l'activité mercantile des judéoconvers ou simple diminution de celle-ci, ce sont-là des inquiétudes pour la quantification qui rendent compte, sans contredit, d'un recul marchand palpable, traduisant logiquement la débandade de la population judéoconverse face à la nouvelle présence inquisitoriale. Ce qui m'intéresse davantage que l'évaluation de ces flux, c'est le panorama marchand autour des années 1490-1494. Lorsque les judéoconvers reviennent dans les affaires, la donne, à l'évidence, n'est plus la même : ils subissent de plein fouet la concurrence sévère de banquiers et de marchands étrangers, Génois – tels Peligro de Guan ou Batista de Domo Cultra – et Burgalais tout particulièrement – comme Juan de Nájera et les frères Encinas ou Bernaldino de la Isla. Plusieurs signes trahissent cette pression accrue de la concurrence qui semble avoir modifié considérablement les anciennes règles d'un jeu commercial souple.

1 - La pression autour de la possession des *almacenes*

Le premier élément, sur lequel je m'attarderai peu, car cela m'entraînerait trop loin, porte sur l'affrontement autour de la possession des magasins à huile. Jusque dans les années 1484-1489, ces magasins sont la propriété de marchands, principalement *conversos*. Ainsi, en 1474, le marchand judéoconvers Juan de Gibraleón en possédait-t-il un qui lui sert à entreposer de «l'huile d'olive nouvelle, claire, propre et sans dépôt, tel

qu'il est coutume de la vendre et de la recevoir»³⁹ ; en 1480, au lendemain de la «conjuración» supposée de certains judéoconvers de la ville de Séville contre le pouvoir inquisitorial, Pedro Ferrández Cansino perdait celui qu'il possédait ; en 1485, les frères *conversos* Juan et Pedro Cazabi jouissait chacun de la propriété d'un magasin pour entreposer de l'huile⁴⁰ ; autour des années 1485-1489, le majordome judéoconvers Juan de Séville en récupérait un qui avait appartenu à un judéoconvers condamné par l'Inquisition, pour le perdre, à son tour, au profit, une nouvelle fois, de l'Inquisition ; Diego Martínez Gallaque en possédait un qui lui servait à entreposer les quintaux d'huile que lui devaient ses multiples débiteurs. Et les exemples sont légion.

En 1489, l'intérêt nouveau que certains marchands étrangers ou certains membres de l'aristocratie – car pour celle-ci, sans doute, la possession d'un magasin permet-elle des gains faciles et sans risque en assumant la fonction d'hôte moyennant rétribution ou commission – portent à ces magasins les rend très attractifs, au point que le *converso* Alonso Manuel est contraint d'aller payer le cens des années 1488 et 1489 qu'il doit au duc de Zúñiga par-devant notaire pour ne pas perdre son magasin⁴¹. En effet, le duc, en homme roué, avait donné ordre à son majordome de ne point encaisser le tribut dû et gagé sur le magasin à huile, en vertu de cette clause qui stipulait que le bien était perdu si l'on ne s'acquittait pas du cens durant deux années consécutives. Manœuvre habile et toute simple pour s'adjuger un bien convoité. Pareillement, en 1489, le marchand burgalais Álvaro de Santa Gadea reçoit l'entrepôt à huile qui venait d'être confisqué à l'ancien majordome Juan de Sevilla en dédommagement d'un prêt

³⁹ AHPS, *op. cit.*, leg. 9.098, fol. 19, 1474 : «Deve Juan Redondo, acemilero de aceite, vecino de Triana, guarda y collación de Sevilla, a Juan de Gibración, vecino desta dicha ciudad de Sevilla en la collación de Santa María que está presente, diez quintales de buen aceite de olivas nuevo y claro y limpio y sin borras tal que son de dar y de tomar, los cuales son por maravedís que del recibió al precio que oy día valió a la puerta del aceite desta dicha ciudad [...], a pagar aquí, en Sevilla, puestos en el almacén del dicho Juan de Gibración [...].»

⁴⁰ Archives Municipales de Jerez, Actes Capitulaires, fol. 118 et 120, 1485 : «[...] en bienes de Alonso de Sevilla, alguazil, por la contía de 133,5 maravedís que deve del tercio del almacén sin las tinajas que fueron de Juan Cazabí [...]. En bienes del recaudador Pedro de Baeza, por contía de 500 maravedís que deve del tercio del almacén que fue de Pedro Cazabi [...].»

⁴¹ AHPS, *op. cit.*, leg. 19.725, fol. 296-297, 1489 : « [...] un almacén de tener aceite que el dicho Alonso Manuel dijo que tiene en esta dicha ciudad, en la collación de Santa María, en la calle de Cuernos, deslindado so ciertos linderos, y que él deve y es obligado a dar y pagar al dicho señor duque, y a él en su nombre como su mayordomo [...] maravedís del año que pasó [...], con los cuales dichos maravedís dijo que le ha requerido muchas veces los recibiese y le diese carta de pago dellos, los cuales dijo que no ha querido ni quiere recibir [...].»

concedé à la Couronne et il le vend contre la somme considérable de 23.000 maravedís à son confrère et compatriote, le marchand Rodrigo de Ballesteros⁴². À titre de comparaison, dans la même paroisse de Santa María, en 1488, des maisons confortables étaient vendues 20.000 maravedís en 1488, et 31.000 en 1490 : c'est dire toute l'importance de ces magasins à huile qui, désormais, se monnaient à l'encan. En 1495, lorsque Pedro de Fuentes met en vente le sien, il l'adjuge au terme de la trente-deuxième surenchère. Et les plus intéressés n'étaient pas que des marchands d'huile, tels le Génois Stefano Salvago ou le Sévillan Juan Chico ; le banquier Juan de Escalante, le majordome Francisco González de Séville, le navigateur Luis Guerra et l'apothicaire Luis Ferrández – qui emporta la vente – disputèrent fermement l'affaire⁴³.

Le signe plus immédiatement tangible de cette pression reste néanmoins la disparition de certains noms : il n'est jamais plus question des frères El Albo et, en 1494, aux détours de divers documents inquisitoriaux, on apprend qu'ils ont quitté la ville de Séville pour celle de Trigueros, où les perspectives commerciales sont pourtant moins alléchantes⁴⁴. Le marché du drap, désormais, transite entre les mains exclusives des marchands burgalais, Juan de Nájera – représentant de la famille Pardo de Burgos à Séville, et ses deux associés burgalais, les frères Pedro et García Encinas – et Miguel de Silos⁴⁵. Et les règles qu'ils imposent sont autrement plus contraignantes : ils négocient âprement les prix moyennant des exclusivités⁴⁶ – chose que, pour ma part, je n'ai pas

⁴² *Op. cit.*, fol. 7, 1489 : «Vende Álvaro de Santa Gadea, mercader burgalés, vecino de la ciudad de Burgos, estante en Sevilla, de su grado y buena vontade, a Rodrigo de Ballesteros, mercader burgalés, estante de la ciudad, presente, un almacén para aver aceite que él ha y tiene en esta dicha ciudad en la collación de Santa María, en la laguna de la mancebía, con una casa pequeña que está junto con el dicho almacén con su sobrado y palacio que tiene dos puertas que salen a las calles, el cual dicho almacén fue del mayordomo Juan de Sevilla, vecino que fue desta dicha ciudad, que las ovo dado y dió Diego de Medina, receptor del rey y de la reina, nuestros señores, en descuento de ciertos maravedís que sus altezas le devían [...], el cual le vendió por realengo, no obligado ni sujeto a tributo ni señorío alguno, con todas sus entradas y salidas, y por precio de 23.000 maravedís [...]».

⁴³ Enrique Otte, *op. cit.*, p. 36.

⁴⁴ En 1494, au moment de son habilitation inquisitoriale, Diego El Albo se fait enregistrer comme habitant de la ville de Trigueros et les inquisiteurs notent, dans la marge, «vive con García El Albo», son cousin, enregistré comme sévillan en 1494, bien que les inquisiteurs aient porté en marge «que vive agora en Trigueros».

⁴⁵ Dans la liasse 19.725 (AHPS, *op. cit.*), ces marchands sont omniprésents et négocient des contrats aux volumes divers et aux délais de paiement variables.

⁴⁶ AHPS, *op. cit.*, leg. 19.725, fol. 71, 1489 : «Vende Juan Tristán, vecino de Sevilla en la collación de Santa Catalina, a Juan de Nájera, mercader burgalés, factor de los Pardo de Burgos, estante en Sevilla,

rencontrée dans la documentation sévillane antérieure –, accordent des délais relativement brefs pour des avances importantes. Miguel de Silos vend à crédit pour 43.000 maravédís de marchandises au fils de Diego Martínez Gallaque (c'est-à-dire, à un marchand solvable), Rodrigo de Córdoba et à un associé⁴⁷, et exige d'être remboursé de la première moitié dans les trois mois qui suivent, et du solde, deux mois plus tard. Bernaldino de la Isla, quant à lui, ne laisse guère qu'un mois de délai pour le remboursement d'une vente à terme de 16.000 maravédís au drapier judéoconvers Diego Navarrete et lui impose d'engager ses propres biens à la sécurité du contrat⁴⁸. Il est vrai toutefois que Diego Navarrete apparaît comme un marchand en perte de vitesse, du moins de crédit, dont la faillite se profile plus nettement, au gré des échéances qui se rapprochent. En 1494, le marchand anglais Ricardo Crea, de la ville de Sanlúcar de Barrameda, gage ses biens et hypothèque deux reconnaissances de dettes d'une valeur de 83.000 maravédís pour garantir une vente à crédit de 36.000 maravédís seulement que lui consent le marchand génois Jacomo de Sarvanis : ces dettes, peu solvables si l'on en juge par le prix qu'il leur accorde (moins plus de 50% de leur valeur), sont des reconnaissances émanant de trois marchands de Sanlúcar, parmi lesquels les deux frères Navarrete⁴⁹. En somme, la pression semble s'accroître à mesure que l'horizon se dilate.

presente, seicientos quintales de cueros vacunos al peso que sea cada cien cueros de cuarenta quintales de peso arriba, que sean bien secos de dentro y de fuera según se acostumbra dar de mercader a mercader en esta dicha ciudad, a precio cada un quintal de diez doblas corrientes y dos tomines [...] razonadas a 71 maravedís cada una dobla, los cuales dichos cueros el dicho Juan Tristán otorgó y se obligó de dar y entregar [...] con condición que en este dicho tiempo el dicho Juan de Nájera no pueda comprar cuero ninguno de ninguna persona que sea en esta dicha ciudad de Sevilla ni en su arzobispado ni en el arzobispado (*sic, obispado*) de Cádiz sin licencia y expreso consentimiento del dicho Juan Tristán, y si se averiguare que en el dicho tiempo el dicho Juan de Nájera comprare algunos cueros que le pague la dicha pena que en esta carta será contenida [...]

⁴⁷AHPS, *op. cit.*, fol. 78, 1489 : «Deve el dicho Rodrigo de Córdoba y Pedro Cirondo, mercaderes vecinos de Sevilla, en la collación de Santa María, en la calle de Francos, de mancomún [...] al dicho Miguel de Silos, presente, 42.535 maravedís, los cuales son por mercadería que del recibieron comprada que es en su poder de que son contentos [...] a pagar aquí, en Sevilla, 11.257 maravedís y medio de oy que esta carta es fecha (*26 mai*) fasta mediado el mes de julio que verná deste año en que estamos de la fecha desta carta y lo restante dende fasta dos meses primeros siguientes so pena del doblo de cada paga [...]

⁴⁸*Op. cit.*, fol. 157, 1489 : «Deve Diego Navarrete, trapero, vecino de la ciudad de Jerez de la Frontera, a Bernaldino de Isla, mercader burgalés, ausente, 16.000 maravedís desta moneda que se agora usa, los cuales son en su poder de que es pagado [...], a pagar en la ciudad de Jerez de la Frontera [...] de oy día que esta carta es fecha (*17 août*) fasta un mes cumplido primero siguiente so pena del doblo [...] obligó así a sus bienes».

⁴⁹*Op. cit.*, leg. 2.154, fol. 493, 1494 : «Deve Ricardo Crea, mercader inglés, estante en la villa de Sanlúcar de Barrameda, a Jacomo de Sarvanis, mercader genovés, estante en la ciudad de Sevilla, que está presente, 36.000 maravedís [...], a pagar aquí en Sevilla desde oy de la fecha desta carta fasta en fin

J'ai le sentiment, par ailleurs, que la traditionnelle compagnie judéoconverse nucléaire (ou qui associait une parentèle proche) évolue clairement vers l'association corporatiste en raison de l'augmentation du volume des échanges. Ainsi, en 1489, ce sont dix fabricants de brodequins (*borceguineros*), tous judéoconvers, qui se sont alliés pour acheter à crédit au marchand génois Peligro de Guan l'équivalent d'un million de maravédís de marchandises⁵⁰. Si la vieille «grammaire tribale», selon le mot d'Avrom Udovitch⁵¹, a volé en éclat devant des réseaux génois complexes, je remarque néanmoins que la composante *conversa* reste vivace ; reste également vivace la nécessaire solidarité entre eux pour ne pas sombrer complètement. On se souvient de Juan de Córdoba Barchilón, qui affermaient les rentes de la cathédrale en 1480 et menait des affaires prospères avec des Génois de la vieille génération, présents à Séville dans les années 1470⁵². Vingt ans plus tard, les choses semblent avoir pris un tour moins florissant pour lui : en 1495, il est contraint de demander à un judéoconvers, Francisco Rodríguez, de s'acquitter en son nom d'une dette qu'il ne parvient plus à honorer auprès d'un marchand génois⁵³ ; en 1500, il est alors jeté sous les verrous «por deudor»⁵⁴.

de mes de octubre, obligó así a sus bienes, especialmente le obligó e hipotecó dos obligaciones de deudas, la una de 50.000 maravedís que le deve Luis de Armetán, mercader vecino de la ciudad de Sanlúcar, y la otra de 33.400 maravedís que le deven Diego Navarrete y Andrés Navarrete, su hermano, vecinos de la ciudad de Jerez de la Frontera según se contiene en las dichas obligaciones [...].»

⁵⁰ *Op. cit.*, leg. 19.725, fol. 11, 1489 : «Otorga el dicho Luis Ferrández, borceguinero, al dicho Antón Bernal, presente, que por cuanto el dicho Antón Bernal se ovo obligado y obligó de mancomún con Bartolomé de Flores y Pedro de Jaén y Alfonso López y Gutierre de Palencia y Juan Borceguinero y Juan de Medina y Francisco López y Pedro de Jaén y Alfonso de Carmona y Pedro Álvarez (*tous figurant sur des listes inquisitoriales sévillanes de réconciliation ou d'habilitation de la fin du XV^e siècle*), borceguineros, de dar y pagar a Peligro de Guan, mercader genovés, 990.000 maravedís de mercadería que del compraron, los cuales han de le pagar a cierto plazo y en cierta forma y manera ante Martín Rodríguez, escribano público de Sevilla [...] por cuanto [...] por la mercadería que les dió fisieron la dicha obligación [...].»

⁵¹ Cité par Anthony Molho et Diogo Ramada Curto, «Les réseaux marchands à l'époque moderne», in *Annales, Réseaux marchands*, revue de l'EHESS, 58^e année, n° 3, mai-juin 2003, p. 577.

⁵² Klaus Wagner, *Regesto de documentos del Archivo de Protocolos de Sevilla referentes a judíos y moros*, Séville, Universidad de Sevilla, 1978. En 1476, Juan de Córdoba Barchilón travaille en collaboration avec les Génois Anfreón Oso de Mar, à qui il donne ses pouvoirs pour percevoir en son nom diverses créances («Otorga su poder a Anfreón Oso de Mar, mercader genovés, para que cobre de Fernán González Bueno, trapero, 5.500 maravedís que le debe») ou Tys de Canila, auprès de qui il emprunte des fonds («Se obliga a pagar a Tys de Canila, mercader genovés, estante en Sevilla, 41.823 maravedís para en cuenta de una deuda de mayor cantidad»).

⁵³ *Op. cit.* : «Francisco Rodríguez, especiero, fijo de Fernando Rodríguez, boticario, vecino en la collación de San Bartolomé, se obliga a pagar a Eduardo Escaja, mercader genovés, 40.000 maravedís por Juan de Córdoba Barchillón que los debe de mercaderías dentro de seis meses».

Quant au superbe Juan Alemán, tantôt *cambiador*, tantôt jurat du conseil et qualifié alors de Juan Alemán «el Grande», drapier, présent partout, il accuse également le coup dans les années 1497 : il passe, avec d'autres, sous la dépendance financière du banquier génois Bernaldo Pinelo⁵⁵, à qui il emprunte 50.000 maravedis pour payer ses dettes et semble désormais conduire ses affaires en dehors de la capitale, dans la province, où il achète ce qu'il peut, en l'occurrence des quintaux de câpres⁵⁶.

2 - Un négoce *converso* relégué à la périphérie, contraint à la discrétion

De fait, la pression exercée à Séville par les nouveaux secteurs marchands étrangers en passe de s'imposer a repoussé vers la périphérie les anciens tenants du négoce local. Toutefois, au lieu de les voir s'essouffler, on observe, de façon tout à fait passionnante, la résurgence de certains marchands *conversos* ; contraints désormais à un petit commerce à faible échelle, à un commerce discret, de troc, leur activité n'en reste pas moins très rentable. La figure la plus emblématique est celle du drapier Luis Alonso Condesil, à l'origine du titre de ce travail car la discrétion dont il fait preuve lorsqu'il revient en négoce le désigne, sans contredit, comme un marchand dynamique autant que comme un homme de valeurs, oserions-nous dire d'honneur. Après ses déboires avec

⁵⁴ *Op. cit.* : «Se obliga a pagar en un mes a Lope de Mondragón, mercader vizcaino, 1.500 maravedís, parte de los 4.000 maravedís que Diego de Espinosa le debe, perdonándosele los restantes, para que pueda salir de la cárcel donde se encuentra por deudor».

⁵⁵ *Op. cit.*, leg. 1.497, fol. 37, 1497 : «Otorgan Juan Alemán, fijo del jurado Nicolás Rodríguez, que Dios aya, vecino de la dicha villa de Sanlúcar de Barrameda, y Juan Alemán trapero, vecino de la dicha ciudad de Sevilla [...], que por quanto Bernaldo Pinelo se obligó y ha de obligar [...] a cierta persona 50.000 maravedís por cierta mercadería que el dicho Juan Alemán ha comprado o tiene de comprar, gelos han de prestar y en otra cualquier manera y por cualquier razón que sea y los ha de dar y pagar a plazo de un año según más largamente se contiene en la obligación que el dicho Bernaldo Pinelo ha fecho y otorgado [...], por ende, ellos a dos de mancomún, según dicho es, otorgan y se obligan de dar y pagar al dicho Bernaldo Pinelo [...] los dichos 50.000 maravedís [...] obligaron así a sus bienes».

⁵⁶ *Op.cit.*, fol. 1.497, fol. 80, 1497 : «Vende Bartolomé el Paje y Juan de Aguilera, mesoneros, vecinos de la villa de Carmona, amos a dos de mancomún [...] a Juan Alemán, trapero, y a Alvar Rodríguez, tintorero, vecinos desta dicha ciudad de Sevilla, en la collación de Santa María, que están presentes, 60 quintales de buena alcaparra sin sal, tal que se han de dar y de recibir, que gela dé y entregue aquí en Sevilla puestas en las casas de su morada desde oy día que esta carta es fecha fasta mediados del mes de junio [...] para en cuenta de lo cual otorga que han recibido del adelantado 1.000 maravedís [...] y estos maravedís que se desquiten en los primeros maravedís que se ovieren de aver, y los otros maravedís que demás ovieren de aver, que gelos den y paguen así como les fueren dando y entregando la dicha alcaparra, de manera y guisa que acabada de dar y entregar la dicha alcaparra, ellos sean acabados de pagar [...]». Dans le contrat, furent prévues également une seconde livraison de vingt quintaux de câpres, puis une troisième de quatre-vingt quintaux, à livrer sous les mêmes conditions et au même prix de cinq réaux d'argent le quintal.

l'Inquisition⁵⁷, il disparaît des archives notariales – il cesse d'être mentionné dans la liasse 2.154 dès l'année 1480 –, peine à dégager des bénéficiaires dès lors qu'il lui faut solder ses dettes⁵⁸, jusqu'à sa renaissance dans les années 1490, marquée symboliquement par l'affermage d'un magasin à huile appartenant au couvent de Santa María de las Cuevas, en 1492⁵⁹. Il reprend alors, à la façon ancienne et désuète, une activité commerciale dynamique non en raison du volume des échanges – à un moment où, précisément, les associations corporatistes semblent inévitablement de rigueur pour emporter les contrats grâce à des volumes importants –, mais en raison de leur nombre, de son engagement pour la circulation monétaire, de sa capacité aussi à être présent aux quatre coins de toute la province. Il vend à crédit à la Puebla en mai 1497⁶⁰, puis à Coria en juin 1497⁶¹, à Rianzuela dès le mois de juillet 1497⁶², ne néglige aucun contrat aussi infime soit-il (il accepte ainsi d'être remboursé au sou par sou, 120 maravedis par-ci, 300 par-là⁶³), et accorde des délais très longs (jusqu'à cinq mois) pour ce type de contrat ; il prête de l'argent et facilite les remboursements en acceptant d'être rétribué en

⁵⁷ En 1481, il est condamné à la réconciliation lors des premières vagues répressives menées par les inquisiteurs Miguel Morillo et Juan de San Martín (voir Eduardo Aznar Vallejo, «Nuevos datos sobre los orígenes de la Inquisición en Sevilla», in *Andalucía entre Oriente y Occidente, V Coloquio internacional de historia medieval de Andalucía*, Cordoue, Diputación provincial, 1988). En 1495, il s'habilite auprès du même tribunal de Séville, grâce à l'entremise de Martín González Alhaje, et sa fortune est alors estimée à 91.000 maravedis.

⁵⁸ En 1489, d'après le recensement de sa paroisse de Santa Cruz (AMS, section XVI-*Diversos*), il déclare que ses dettes sont telles qu'une fois soustraites, il ne lui reste, pour tout patrimoine («caudal»), que 17.000 maravedis. Si l'on s'en tenait à cette déclaration, il y aurait tout lieu de nuancer des propos visant, le plus souvent, à sous-estimer la *cuantía* afin d'être rangé dans une catégorie fiscale moins lourdement imposée. Mais, dans le cas de Luis Alonso Condesil, il ne semble pas que ce fut le cas car en 1500, la «cuantía» (le patrimoine imposable et non plus le «caudal») qu'il déclare avoisine les 60.000 maravedis : 12.000 maravedis sous la forme de blé thésaurisé et 48.000 en liquidités.

⁵⁹ *Biblioteca Capitular Colombina de Sevilla*, Fonds Gestoso y Pérez, t. XVII, fol. 171-174 : «Sepan quantos esta carta vieren como yo, don Álvaro de Cáceres [...], del monasterio de Santa María de las Cuevas, de la orden de Cartuja que es fuera y cerca de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla, por mi y en nombre y voz del prior y monjes y convento [...] otorgo y conozco que arriendo a vos, Gonzalo de Marchena, tejedor de terciopelo, y a vos, Elvira Ferrández, su mujer, vecinos que sois de la dicha ciudad de Sevilla, en la collación de Santa María la Blanca, y a vos, Luis Alonso (Condesil), trapero, suegro del dicho Gonzalo de Marchena, vecino que sois de la dicha ciudad en [...] Santa Cruz, que estades presentes, un almacén para tener aceite con 60 tinajas sanas con sus tapaderas que en el dicho almacén están [...]».

⁶⁰ AHPS, *op. cit.*, leg. 1.497, fol. 127.

⁶¹ *Op. cit.*, fol. 177.

⁶² *Op. cit.*, fol. 229.

⁶³ *Op. cit.*, fol. 229 et fol. 177.

nature, par des produits locaux, de l'orge ou des poids chiche⁶⁴. Son négoce, s'il présente un engagement social marqué, n'en reste pas moins prospère puisqu'en dans la déclaration de biens du recensement de 1500, il avoue posséder une *cuantía* de 60.000 maravedís, ce qui est considérable s'il l'on considère qu'il ne s'agit là que des bénéfices dégagés de l'activité en argent liquide ou en marchandises.

Deux temps semblent alors s'opposer, ou plutôt deux conceptions mercantiles : celle d'un monde perçu comme solidaire, faisant jouer l'esprit de corps et conscient de la nécessité d'une cohésion lorsque l'on partage des intérêts communs, voire des liens familiaux intimes d'une part ; celle d'une concurrence libérée de toute contingence sociale, régie par le profit qui seul légitime des pratiques commerciales s'ajustant à une macro-économie, incarnée peut-être par une nouvelle génération de marchands Génois et Burgalais d'autre part. Il ne s'agit guère d'une « nouvelle » présence génoise en Andalousie, loin s'en faut, et nombreux furent les marchands de ladite nation qui, alliant les activités de la banque à celles du négoce, s'engageaient, autour des années 1480⁶⁵, conjointement avec des *conversos* d'ailleurs, dans des activités lucratives mais qui toutes visaient à soutenir – consciemment ou non – l'économie locale. Ce qui paraît rompu, à l'aube du XVI^e siècle, c'est cette coexistence harmonieuse qui prévalait entre marchands de diverse envergure économique, chacun négociant à plus ou moins grande échelle, selon les ambitions que lui permettait de nourrir sa propre surface financière. L'écart semble s'être creusé, pendant ces années d'expansion économique, entre des

⁶⁴ *Op. cit.*, fol. 177-178, juin 1497 : «Deve Pedro López de Corrales, labrador, marido de Ana García, vecino de Coria, guarda y collación desta dicha ciudad de Sevilla, a Luis Alonso (Condesil), trapero, vecino desta dicha ciudad de Sevilla [...] que está presente, un cahiz de buena cebada nueva y limpia y seca y enjuta, tal que se ha de dar y recibir, el cual es por maravedís que del recibió al precio que en uno se igualaron y son en su poder de que es pagado [...]» ; fol. 227, juillet 1497 : «Deve Antón Martínez, labrador, fiijo de Martín Sánchez el Viejo, vecino de la Puebla, cerca de Coria, a Luis Alonso (Condesil), trapero, vecino desta ciudad en la collación de Santa Cruz, que está presente, un cahiz de buen garbanzo nuevo y limpio, seco y enjuto, tal que se ha de dar y recibir, el cual es por maravedís que del recibió al precio que en uno se igualaron, los cuales maravedís que montan el dicho cahiz de garbanzo son en su poder de que es pagado [...]».

⁶⁵ Nous ne citerons qu'un seul exemple liant des intérêts seigneuriaux à des intérêts de marchands *conversos* et génois : «Otorga Diego de Córdoba, mercader, vecino desta ciudad de Sevilla en nombre del señor duque de Medina, que ha recibido y recibió en su poder de Rodrigo Caro, lencero, vecino desta dicha ciudad, presente, 17.100 maravedís, los cuales son para en cuenta y pago de 29.740 maravedís que le deve y ha a dar por un recaudo público que contra él tiene, que pagó ante Pedro Álvarez, escribano público de Sevilla, los cuales le dió y pagó en esta manera en Juan de Carmona, cambiador (*judéoconverso*), 10.000 maravedís y en Luis Marín, genovés, 7.100 maravedís [...]» (AHPS, *op. cit.*, leg. 2.154, 1478, fol. 238).

marchands *principales* et des marchands *de por menudo*, au point que le conflit se verbalise et prend corps juridique. Ainsi, les marchands détaillants, conscients de leur rôle social par-delà leur capacité financière, se plaignent-ils de l'attitude des *principales mercaderes* (terme confus s'il en est), traditionnellement grossistes, qui empiètent sur leur négoce quotidien :

[...] esta ciudad no es proveída de las cosas y mercaderías, según y como convenía, a causa que los mercaderes principales de esta ciuda se excusan de comprar las mercaderías que a ella vienen [...] y los mercaderes de por menudo dicen y proceden estar en costumbre que los dichos mercaderes principales sean obligados a repartir con ellos por el tanto las mercadería que compran en grueso. Y aún, por la otra parte, los dichos oficiales y mercaderes calumnian e inquietan a los dichos mercaderes principales, diciendo que no pueden revender las dichas mercaderías salvo repartirlas con ellos [...]⁶⁶.

L'opposition, on s'en doute, ressortit essentiellement à des appréhensions mercantiles différentes et à des règles qui ne semblent pas peser pareillement pour tous. Elle traduit également une reconnaissance corporatiste, certainement «idéologique» aussi, pour reprendre un terme que Blanca Morell Peguero mûrit longuement⁶⁷ : «[...] hay otros factores (familiares, sociales, ideológicos...) que juegan un papel más considerable y/o son estimados por estos individuos en mayor medida que los puramente económicos».

Au terme de ce parcours qui nous a menée loin car je voulais offrir un panorama ample de la situation des marchands *conversos*, il me semble que l'arrivée massive des Génois autour des années 1490 a marqué une rupture des pratiques économiques autant que de la conception de la place du marchand dans la collectivité. Si, à l'aube du XVI^e siècle, la réputation, le crédit du marchand judéoconvers se trouve entachés à cause de cette macule hérétique qui le désigne comme le paria d'une nouvelle société, ne peut-on

⁶⁶ Blanca Morell Peguero, *Mercaderes y artesanos en la Sevilla del descubrimiento*, Séville, Diputación provincial, 1986, p. 83.

⁶⁷ *Op. cit.*, p. 97. Dans un chapitre intitulé «Conciencia e interés de clase», l'historienne analyse minutieusement les ressorts des conflits socio-économiques entre les différents secteurs tels qu'ils apparaissent dans les archives notariales du XVI^e siècle. Après de multiples précautions et circonlocutions, elle se risque à prononcer le terme «idéologique», qui ne semble nullement abusif dès lors que l'on prend conscience que tous les acteurs par elle cités sont judéoconvers.

voir, dans l'activité frénétique de Luis Alonso Condesil, alliant discrétion et générosité, une volonté de reconquérir un peu de cet honneur que la société lui dispute. Après tout, sa générosité lorsqu'il use de son argent pour soutenir plus faible que lui, sa probité, l'estime dont il jouit – et qui fait son crédit, sa valeur morale autant que son *caudal* –, ne viennent-elles pas le hisser à une place tout à fait louable sur une échelle de valeur mercantile peut-être concurrentielle de celle de la noblesse de sang, mais reprenant à son compte les vieilles valeurs morales traditionnelles ? Son engagement social atteste alors sa conviction : oui, la *ganancia* a une valeur morale parce que, justement, il y a un bon usage de l'argent qui récompense le mérite et le courage. Et si Hernán Núñez, sous forme de proverbe, plaçait le labeur aux antipodes du *medrar* («Afanar, afanar y nunca medrar»), à l'aube du XVI^e siècle, il m'a semblé, au contraire, que c'était toujours par la micro-activité commerciale («el comercio de por menor») et les petits bénéfices engendrés qu'un lignage revenait sur le devant de la scène, à l'orée du *medrar*.